



Henri de Saussure et la supériorité naturelle de l'homme blanc

Guy ROZAT DUPEYRON

INAH-Veracruz

Résumé

Henri de Saussure, représentant d'une illustre famille de scientifiques suisses, voyage au Mexique entre 1854 et 1856: ce travail s'intéresse moins à l'ample moisson de spécimens de toute nature qu'il réalise qu'à la manière dont il vit son aventure au jour le jour, révélant ses préjugés de classe et d'occidental face au monde latino-américain des Antilles ou du Mexique, qu'il parcourt tambour battant sur les traces du baron de Humboldt.

Cette intervention paraîtra peut-être un peu osée et même aventureuse dans la mesure où, je le confesse, je ne connais réellement de notre Henri de Saussure que cet ensemble de lettres à sa famille que l'on a réuni et publié sous le titre de *Voyage aux Antilles et au Mexique, 1854-1856* (DE SAUSSURE 1993).

Il est d'autre part bien clair que ce n'est pas l'auteur qui est responsable de cette compilation et de sa publication, et qu'il me paraît même bien probable qu'il n'aurait pas aimé voir publier ainsi ces matériaux bruts que constituent ses lettres. Ainsi, première nuance, l'auteur des lettres ne serait pas l'auteur du livre¹. C'est dans cet interstice, cette minidistance entre un auteur et un texte que nous essayerons de nous glisser, avant que le récit des premières impressions retravaillées par l'auteur ne devienne un texte «publiable», et si ce sont des documents bruts, c'est comme tels que nous les considérerons².

¹ Bien qu'il ne faille jamais prendre au pied de la lettre ce genre d'affirmation, on doit donner crédit en partie à de Saussure quand il écrit à sa tante: «Garde-moi avec soin mes barbouillages je te prie, ou plutôt ces notes, et ne les laisse pas se promener dans le canton. Ce n'est pas qu'elles ne doivent jamais se publier. Si je publie quelque chose, ce sera sur la physique du pays et sur son histoire. Je laisse à d'autres qui possèdent l'art de plaire, le soin de raconter leurs aventures plus ou moins brodées et de nous apprendre dans quel cabaret ils ont dormi et la forme des haricots qu'on leur a servis. Mais il est probable que je ne publierai rien du tout. Ce sera le plus sage.» (DE SAUSSURE 1993)

² Il serait intéressant dans une recherche future de voir à l'œuvre ce travail du texte, comment ce qui est un récit «pour la famille» se transforme en récit public ou en article scientifique.

Nous sommes ainsi renvoyés à un des instants antérieurs, à un moment où s'effectue la genèse de textes qui auraient pu composer un livre classique de la littérature de voyage. Ces documents bruts n'ont pas été encore trop polis par le travail de la censure qu'une publication académique spécialisée ou destinée à un plus large public aurait nécessité, par un nouveau travail sur les textes. Ceux-ci auraient été revus et corrigés, et l'auteur aurait pu nuancer ses propos, les rendre plus conformes aux attentes d'un lecteur universel, les rendre plus «politiquement correct» dirions-nous aujourd'hui.

Parce que ces lettres ne sont pas seulement le récit d'une performance individuelle, comme le sont en général les récits de voyage traditionnels, à chaque instant notre voyageur malgré la distance tente de combler le vide spatial par une demande intense de communication, un dialogue sans cesse renoué avec son groupe d'origine³. S'il écrit «des lettres» qui seront les matériaux d'une œuvre future, l'échange entre lui et sa tribu construit un espace où se déploie un discours sur l'Amérique, sur l'Homme, que l'on suppose commun à toute la tribu⁴. Il aurait peut-être été intéressant d'analyser les différences de contenu et de style qui marquent la communication entre les différents membres de la famille, mais cela m'aurait entraîné vers des sentiers trop éloignés de mes intérêts actuels⁵.

³ Dans ses premières lettres se manifeste cette importance de la correspondance avec la famille, il n'a pas encore quitté le continent européen qu'il espère avoir déjà des lettres l'attendant à Southampton. La première lettre s'ouvre sur une demande de réclamation, que son frère devra transmettre aux autorités fédérales suisses: «la chose est scandaleuse, je veux qu'elle soit relevée», la traversée a été horrible et l'itinéraire de son voyage est totalement chamboulé. La transmission des communications entre le voyageur et sa famille en sera perturbée, et son frère peu déjà prévoir six semaines d'attente pour recevoir des nouvelles du voyageur. Par exemple, dans la lettre à la tante du 26 avril 1855, il écrit à la fin de cette lettre: «Mille amitiés à mon oncle; donne-moi sur lui des nouvelles plus détaillées que tu ne l'as fait jusqu'à ce jour.» (DE SAUSSURE 1993: 219)

⁴ Il est bien clair qu'il ne s'agit pas ici d'un artifice rhétorique comme il y en a tant d'exemples dans la littérature de voyage ou philosophique, ses lettres antillaises ou mexicaines ne sont pas les *Lettres persanes*.

⁵ D'autre part il ne semble pas faire de différences conscientes entre les destinataires de ses lettres; il écrit à sa mère, étant sur le point de débarquer à Cuba: «Je crois



Je crois que je dois finalement, avant de pousser plus avant, expliciter pourquoi je m'intéresse à de Saussure. Je dois confesser que je suis tombé un peu par hasard sur ce livre dans une bouquinerie parisienne; évidemment, étant depuis plus de 25 ans chercheur de l'université mexicaine, je m'intéresse à tout ce qui s'écrit et s'est écrit sur le Mexique, et donc ce n'est pas vraiment par hasard que je fis l'achat de ce livre, considérant que je suis aussi un papivore boulimique.

Mais l'important n'est pas seulement de construire un accès matériel à un livre sinon la lecture que l'on se propose de faire de celui-ci. En effet depuis plus de 25 ans mes lectures sont orientées par ce que «*el maestro O'Gorman*» a appelé «l'invention de l'Amérique» (O'GORMAN 1977). C'est-à-dire comment s'est construit un savoir spécialisé chargé de «dire l'Amérique», qui et que sont les Américains, et dans mon cas concret de dire le Mexique, qui sont les Mexicains, leur passé, leur présent et même leur futur. Etant bien entendu que ces discours sont en général produits, et cela depuis 500 ans d'un lieu toujours excentrique à la réalité mexicaine que l'on prétend «décrire»⁶.

Le discours de Henri de Saussure comme archétype

C'est pourquoi à la première lecture, rapide, dans l'obscurité de la boutique, les lettres de Henri de Saussure m'ont tout de suite passionné, parce que ce que j'aime à appeler «le logos occidental» s'y déploie avec une fraîcheur et une innocence merveilleuses. Considérer que ce n'est pas réellement Henri de Saussure, ou pas seulement lui, qui pense et écrit, me permet de faire l'économie d'une analyse de type biographique qui ne déboucherait que sur une critique particulière; cela me permet de restituer son discours, ses outrances, ses dérapages, comme une forme particulière de la suffisance de ce logos occidental élaborant des altérités exotiques.

Dans ses lettres de Saussure crie, tempête, réclame, se confie, se communique de mille formes et de manière presque quotidienne avec sa famille pour les informer du développement de son aventure, et il devient vite évident à la lecture de ses lettres que son projet est aussi un projet familial et collectif. Tout son groupe participe au voyage, ses familiers ont déjà discuté, déjà lu sur le Mexique, et il leur indiquera même de chercher une bibliographie complémentaire pour comprendre mieux ce qu'il leur décrit, pour que la lecture de ses lettres soit moins absconse⁷.

Nous sommes évidemment en présence d'un milieu très cultivé. Il y a déjà de nombreux savants dans la famille et le voyage du jeune Henri, c'est finalement son initiation pour une grande entrée au panthéon scientifique genevois. S'il réussit son voyage il accèdera au rang des grands de la famille, et c'est peut-être cette pression qui le fait réagir de cette manière si névrotique face à tout ce qu'il considère comme un frein à son voyage. Dans cette perspective son récit est bien différent de la plupart des récits de voyages au Mexique, écrits en général par des aventuriers, des commerçants, des fonctionnaires, des colons

frustrés qui prennent la plume très souvent des années après le déroulement des faits dont ils furent les acteurs ou les témoins. Le récit que fournit de Saussure dans ses lettres n'est finalement pas seulement une autobiographie, comme la plupart des récits de voyage, où le narrateur et le voyageur sont une même personne; le récit ne se développe pas dans cet univers fermé qui serait la seule expérience du voyageur et que celui en se transformant en narrateur reporterait. Au contraire on a toujours l'impression d'une dissociation entre le temps du récit et celui du voyage, et c'est dans cette scission ressentie très clairement par le propre de Saussure que se génèrent et se déversent, au moins peut-on en faire l'hypothèse, les excès de colère et de langage du jeune voyageur suisse.

Ce qui touche à la personne du narrateur constitue l'essentiel du récit, bien que de Saussure voyage en groupe; ils sont quatre, lui, son ami Peyrot et «ses gens», mais seul parle de Saussure, et s'il donne parfois la parole et avec parcimonie à une autre personne, c'est le plus souvent à Marc qui joue dans ce petit cercle le rôle du bon sauvage, ou de l'écuyer de don Quichotte, mais c'est encore et toujours «l'hidalgo» qui contrôle le récit⁸.

Les sentiments et les impressions de l'auteur découvrant un pays nouveau ne sont pas le matériau principal du récit, bien qu'il ne résiste pas toujours au plaisir du pittoresque ou de la description exotique, mais son véritable intérêt est celui d'accumuler un

qu'il vaut mieux que je vous envoie une relation suivie que de la couper en écrivant à diverses personnes.» Ce qui l'intéresse avant tout c'est la conservation de ses matériaux. «conservez-moi soigneusement mes lettres», phrase qu'il répétera de nombreuses fois au cours de ses deux années mexicaines.

⁶ Voir par exemple ROZAT (1993, 1995).

⁷ «Par moments je ris de vos craintes sur la suite de mon voyage. Ce beau pays du Mexique n'est à vos yeux qu'une caverne de brigands et un repaire de voleurs, habité par la fièvre jaune. Mais quand on approche, tout change bien de face, c'est ce que j'avais prévu [...]. Le Mexique est un pays pour rire et les habitants sont aussi des gens pour rire»; quant aux voleurs «le Mexicain est fait de telle sorte qu'il ne résiste jamais au plaisir de piquer des deux, lorsqu'une balle vient le lui siffloter à l'oreille. Quand on tire sur un seul brigand, les 24 autres prennent la fuite.» (DE SAUSSURE 1993: 28-29)

⁸ Depuis la première page Marc, son domestique, fait figure de bon sauvage, d'âme simple, «ses impressions de voyage» font rire de Saussure: «il faut avouer qu'il nous aide beaucoup à passer le temps.» Mais il ne faudrait pas croire qu'il voyage démocratiquement avec son employé, les messieurs sont en première, «leurs gens sont en seconde», et quant aux mentions de son jeune ami Peyrot, ce sera seulement pour se plaindre de sa velléité et, arrivant aux Antilles, déjà il exprime sa crainte que celui-ci ne l'abandonne rapidement, ce qui compromettrait l'équilibre financier de l'expédition. Quant à l'image de Don Quijote et Sancho Pança, elle se fait même explicite, «je me réjouis infiniment de voir ma maigre personne à cheval sur un mustang noir, ayant à mes flancs sur une mule mon fidèle Sancho Pança ou Marc Grosjean, c'est synonyme» (DE SAUSSURE 1993: 30).



maximum d'informations sur les régions mexicaines traversées pour des textes futurs. Il écrit avant tout dans le but de se rappeler les détails et aventures de son voyage, très conscient de ce que certaines descriptions un peu longues peuvent être même assez ennuyeuses⁹.

Un intertexte conflictuel

Ainsi de Saussure arrive à Mexico la tête pleine, trop pleine, de tous les savoirs anciens collectifs et familiaux sur l'Amérique, son texte est plein de références entremêlées d'autres textes, d'autres voyages¹⁰. On sent bien que ce n'est pas un voyage de plaisir, il ne fait pas du tourisme. Il y a un plan, une urgence, il ne devrait y avoir rien d'imprévu, aucune surprise. Une même volonté de savoir ordonne tant la constitution des récits comme les va-et-vient des voyageurs dans le paysage mexicain. De Saussure est évidemment sensible aux changements successifs de paysages naturels et humains qu'il traverse et qu'il essaye de faire partager à ses lecteurs à l'aide de comparaisons et de souvenirs communs et s'il s'émerveille parfois et leur propose de grandes reconstitutions romantiques, à la page suivante, après une contrariété, la colère lui fait écrire des descriptions critiques plus réalistes ou parfaitement injustes. Mais si le texte qui traverse en fait tout le voyage mexicain de Henri de Saussure est celui de de Humboldt, la situation américaine en général et de Mexico en particulier introduisent du sable dans les rouages de cette belle organisation, l'aléatoire envahit le projet à la grande colère du voyageur. Le Mexique de 1854 n'est plus la Nouvelle Espagne, où le baron de Humboldt fut reçu partout comme une célébrité protégée de l'administration espagnole. Et malgré toute la volonté et les colères de de Saussure, l'ensemble du voyage va se trouver irrémédiablement placé sous le signe de l'aléatoire. Déjà en Angleterre, il a une grande difficulté à localiser son vapeur, on lui change la route, le vapeur tombe en panne dans l'océan et, arrivé trop tard aux Antilles, de Saussure perd sa correspondance pour le Mexique et doit se transformer en vagabond des îles.

Bien sûr sa volonté impérieuse réussit à s'adapter à ces successifs coups du sort: s'il doit rester à St Thomas, il lèvera une carte de l'île et s'il doit faire escale à Haïti, il se console en pensant qu'il est en fait un des rares Européens à avoir l'occasion de connaître ce pays depuis son indépendance. Parce que la finalité de son voyage est claire, ce n'est pas un vagabondage érudit, une pression violente le pousse à dominer toutes les déceptions et les contretemps. Plus qu'une volonté sans faille, due à un fort tempérament, il est probable qu'il y a derrière son impétuosité la recherche d'une situation dans le monde. Il n'y a pas de place pour le désespoir, il va toujours de l'avant; qu'il soit malade, qu'il rencontre une situation révolutionnaire, il doit continuer sa quête comme dans un voyage initiatique d'où il sortira purifié et grandi, se hissant ainsi à la hauteur de scientifiques comme son grand-père et son oncle en ayant dans cette initiation dépassé et corrigé les observations du vieux sage prussien.

Altérités

Il est fondamental de se rappeler qu'avant même d'atteindre l'Amérique, de par ses lectures, sa position sociale et tout son *background* culturel de de Saussure sait déjà le monde, sait l'Amérique. Il a tellement voulu et préparé ce voyage, il veut tellement corriger et surpasser le baron de Humboldt, qu'il s' imagine déjà presque tout connaître du Mexique.

Le voyage de de Saussure se transforme en celui d'un homme pressé, il ne se conçoit pas comme une exploration, une découverte, il ne s'agit jamais pour lui d'une exploration d'un monde inconnu, mais d'une simple vérification, d'une correction qu'il prétend apporter à un savoir déjà partagé. C'est peut-être cette attitude ambiguë face à son propre voyage qui fait que ses textes sont remplis de ces marques d'humeur, d'impatience qui le poussent à chaque instant à des jugements définitifs sur les uns et les autres. Dans cette lutte terrible contre l'immense figure du baron allemand, tout et tous opposent une inertie, une résistance, contre laquelle sa patience et sa volonté paraissent sans prises.

De Saussure apparaît ainsi comme un furieux, tout le dérange, il n'admet pas le moindre contre-temps, c'est un homme pressé, hyperactif, qui sent qu'il est à un tournant crucial de sa vie. Le labeur qu'il s'est imposé, titanesque, bloque parfois sa capacité de jugement; il n'est donc pas étonnant que des stéréotypes soient présents dès les premières lignes de son récit: en plein Atlantique il voit des Allemands avinés qui à minuit «chantaient encore sur le pont, mais la moitié chantait un demi-ton trop haut» l'ombre d'«un affreux juif aux lunettes d'or», «des Anglais qui ont un estomac décidément marin», et qui ne veulent pas qu'on écrive le dimanche et passent ce jour à boire du grog. Sans compter «une cargaison de Mexicains, tous des quinquaiillers, des pas grand-chose, en un mot de vrais Mexicains», et finalement il n'y a rien d'étrange à ce qu'il puisse ironiser sur le fait qu'il devait passer pour un fou à Genève pour vouloir «passer un an en tête à tête avec des bêtes, des pierres et des Mexicains».

De cette infinité de stéréotypes, nous privilégierons ici celui concernant l'homme noir et son maître, l'Espagnol des Antilles.

⁹ Le 10 janvier il écrit à son frère Théodore: «Je charge mes lettres d'une multitude de détails insignifiants qui doivent me servir plus tard d'aide-mémoire et qui doivent vous ennuyer assez: c'est que je tiens à conserver le souvenir entier de mon voyage et les détails les plus insignifiants pourront me rappeler bien des choses.» (DE SAUSSURE 1993: 63).

¹⁰ Nous pouvons mettre sur le compte de cet excès les affirmations péremptoires qu'il profère sur le bateau: «Je connais le Mexique à fond» (DE SAUSSURE 1993: 27).



Noirs et blancs des Antilles

C'est en arrivant à St Thomas que sa prose explose, confrontée à un spectacle merveilleux et finalement inespéré. La nature de l'île le fascine, même si elle ne comble pas ses espoirs du point de vue géologique et de la faune. Mais ses habitants sont eux-mêmes étranges, il y a d'abord la population créole dont «les femmes sont d'une blancheur étonnante». Les Créoles, selon lui, ont une peur phénoménale du soleil, et sont tellement dégénérés qu'ils ne peuvent marcher d'un bon pas (celui d'un Suisse évidemment) «sans prendre une attaque de nerfs». Ils ne se risquent à traverser la rue qu'enfouis sous d'immenses panamas, «le reste du temps ils dorment sous leurs moustiquaires et boivent du rhum. A midi tous les boutiquiers sont soûls.» (DE SAUSSURE 1993: 38)

Mais ce qui le surprend le plus, c'est le spectacle qu'offre la population noire. Il a commencé par la signaler comme faisant partie du paysage, un paysage d'opéra. Puis il revient sur sa description des nègres: «les nègres ont toutes les teintes imaginables, et cette transition me réconcilie avec la pensée qu'ils ne sont pas intermédiaires entre l'homme et le singe» (DE SAUSSURE 1993: 38). Ce n'est pas ici le lieu d'analyser toutes les références idéologiques cachées derrière cette espèce de boutade, l'humour qu'il veut faire partager à son lecteur découvre l'ambiguïté de sa position face aux noirs. Il connaît les arguments des antiesclavagistes, il a lu *La case de l'oncle Tom*, mais il a une grande difficulté à se situer face à des noirs réels, en situation concrète.

Des noirs hors normes

A St Thomas il a devant lui des noirs laborieux, actifs, gais, prospères. Le courrier, s'étonne-t-il, est assuré entièrement par des noirs et, surprise, malgré cela il fonctionne, comme fonctionne sans violence apparente toute cette riche petite colonie danoise, point de rencontre de toutes les communications américaines.

Mais cet exemple de réussite sociale, ces noirs au travail, cette exception à la règle commune qui veut que les noirs soient paresseux et toujours vautrés au soleil, est finalement inacceptable.

Malgré toutes ces qualités, ils sont toujours des nègres; la richesse jure avec leur couleur; rien n'est plus impayable que de voir un moricaud à la mine respectable, aux cheveux gris, aux lunettes d'argent, consultant sa montre sur le seuil de son magasin, et paraissant n'avoir pas les épaules gênées par un paletot fait sur mesure, ni le cou étranglé par une cravate tirée à quatre épingles.

Leur nature sauvage est toujours prête à resurgir, et cette figure de petits bourgeois déjà se dissout et la nature animale reprend le dessus quand vient la nuit. «Le soir ils dansent et chantent sur le port au clair de lune». Chantent encore les membres de l'équipage noir d'un bateau américain, voisin du sien, «qui en tournant le cabestan des ancres, nous chantaient

avec un ensemble frappant des chansons de l'autre monde dont le refrain durait des heures entières. Les nègres ne font rien sans chanter et on a publié sur leur misérable littérature un livre assez amusant.» (DE SAUSSURE 1993: 42)

Finalement de Saussure ne sait plus que dire sur ces noirs atypiques, et sur cette île pleine de chants harmonieux, bien que finalement un peu monotones, qui n'a ni douanes, ni ordonnance de police, «ni impositions ruineuses». Dans cette île paradoxale règne la liberté la plus illimitée, sans pauvres, sans disputes, sans insolence et «les nègres prospèrent et se civilisent sans coup de trique».

Enfin de vrais nègres

Mais «heureusement» notre voyageur arrive à Haïti et là il va enfin pouvoir retrouver «ses» nègres. Il convient que tout ce qu'il va décrire dépasse tout ce que peuvent imaginer ses lecteurs: en effet, que dire d'un empire de nègres dirigé par un empereur lui aussi nègre. En fait il avoue qu'il n'a pas les mots pour cela, que le langage même est impuissant à en rendre compte. Ainsi, faisant preuve d'une ironie féroce, il prend à témoin ses lecteurs, disant qu'en Suisse quand on parle d'un ministre ou d'un général on sait ce que cela représente, alors qu'ici «le premier est un orang-outan et le second est un sapajou». C'est cette forme d'esprit qui va dominer toute la description de Haïti, et c'est le très simple et innocent Marc qui lui-même n'arrête pas de donner le ton, de se moquer et de rire aux éclats, provoquant l'inquiétude de son maître qui se rappelle que dans ce pays les blancs sont juste tolérés.

Arrivant sur cette île au moment des fêtes nationales, la description de l'armée de Soulouque Premier va faire les frais de son mépris. Il raconte comment, selon lui, cet empereur, voulant délivrer ses frères esclaves de Saint-Domingue, organisa une armée qui mit 18 jours pour arriver à la frontière et là fut défaite par un simple canonnière suisse qui à lui seul mit hors de combat 5'000 soldats et que les troupes débandées, qui avaient mis péniblement 18 jours pour aller à la guerre, retournèrent au bercail en moins de 36 heures.

Mais notre Genevois ne se contente pas d'exprimer son mépris pour cette mascarade d'empire de nègres, où il n'est pas le bienvenu, considération qui le met hors de lui, sa conduite est en accord avec son mépris. Il conte une anecdote révélatrice de sa pensée. Un jour qu'il s'était égaré la nuit tombée, pour chercher son chemin, apercevant une maison au loin, il éperonne son cheval et le fait ruer contre la porte. «Bientôt trois nègres au visage effaré sortent à moitié nus» et comme ils ne peuvent lui indiquer le chemin, il conclut «qu'il est impossible de donner une idée de l'état borné du nègre qui n'a pas été éduqué, c'est à peine un être humain, le langage lui est à peine échu en partage; tout raisonnement est pour lui chose impossible.» (DE SAUSSURE 1993: 68)

Mais ce ne sont pas seulement de pauvres paysans noirs isolés et effrayés qui manifestent cette incapacité du noir à la pratique du langage articulé; voulant visiter le jardin de l'empereur qui n'est pas ouvert au



public, refoulé par un factotum il conclut: «rien n'est plus drôle que d'entendre un haut fonctionnaire couvert de galons d'or parler le langage borné et naïf des nègres.» Pareillement, lorsque faisant anti-chambre pour être reçu par le gouverneur sans être annoncé, «le premier officier m'adresse de pressants grognements de cochon (le mot n'est pas exagéré). En effet le nègre vous avertit par un son, un bruit, un grouillement, mais son intelligence ne va jamais jusqu'à lui permettre de donner une explication», expériences qui permettent à notre voyageur de tirer de savantes conclusions:

Le nègre du reste est toujours ridicule sous un bel habit, mais lorsqu'on l'entend parler par-dessus le marché, alors on incline en faveur des choses dont on n'ose plus parler depuis qu'on lit l'Oncle Tom. Soyez seulement persuadé que l'Oncle Tom est bien beau en théorie (comme les voyages) mais de la théorie à la pratique il y a loin. L'Oncle Tom est sublime mais Montesquieu a montré qu'il n'y a qu'un pas du sublime au galimatias. (DE SAUSSURE 1993: 74)

Parlant du duc gouverneur qu'il reconnaît pauvre parce qu'honnête et travailleur, fait rare dans cette société, il fait de l'humour sur sa belle taille en disant qu'il ferait un bon esclave et vaudrait bien 3'000 francs à Cuba. Il affirme que ce duc ne sait ni lire ni écrire et qu'il se croit malgré tout philosophe en prétendant que blancs et noirs sont égaux, si de leurs blessures coulent un même sang vermeil. Mais de Saussure se moque du peu de réflexion du duc philosophe en disant que si on pique le duc et un âne, il en sortira aussi un sang pareillement rouge, donc le duc est un âne.

C'est lors d'un retour forcé à St Thomas, oubliant ce qu'il avait écrit sur ces nègres atypiques, qu'il reprend le thème du noir. Le fait est que ceux-ci sont indispensables: «Les nègres sont vraiment d'un immense secours aux colonies. Les Européens meurent de la fièvre comme des mouches, sans les noirs, aucun des travaux durs ne pourraient s'effectuer, les vaisseaux seraient sans équipage, les ports sans portefaix, les campagnes sans ouvriers. Sur terre, cette race est d'une rare impertinence, mais sur mer commandée par des officiers anglais, elle forme d'excellents marins et d'excellents serviteurs. Le nègre est tout ou rien, il ne connaît pas le milieu: *S'il ne craint il écrase et s'il écrase il ne craint.*»

Ayant parcouru diverses îles il constate que «c'est vraiment pitié que toutes ces colonies ruinées, délabrées, démolies que nous rencontrons sur notre chemin. Partout où l'esclavage a été aboli, le pays fait peur à voir, tandis que Porto Rico offre la vue la plus florissante, la plus propre du monde. La Havane est, dit-on aussi, une superbe ville, tandis que tout ce que l'on voit à la Jamaïque et à Haïti n'est qu'un assemblage de masures. En effet dès que le nègre est libre, il ne travaille plus [...] et les terres restent en friche, les maisons sont abandonnées et tombent en ruine.» (DE SAUSSURE 1993: 69) C'est ce même raisonnement qu'il reprendra quand il parlera des noirs de Cuba. «A la Havane, le nègre est l'homme le plus heureux du monde [...] il est le maître de son maître: en effet on ne le bat pas, alors il est fainéant, et il oppose

à son maître une force d'inertie que la mollesse créole ne parvient jamais à vaincre. De guerre lasse, on le laisse faire, et il fait ce qu'il veut. Le nègre est donc un détestable domestique, et qui plus est, fort cher, car on le nourrit et l'habille, on l'achète à 3'000 ou 4'000 francs, dont l'intérêt vaut 200 francs, voire même 300, et on perd son capital.» (DE SAUSSURE 1993: 69)

Noirs, Espagnols et Américains à Cuba

Son arrivée à Cuba après tant de contretemps lui permet «d'affiner» ses analyses. Si Cuba apparaît plus civilisée que les autres îles, sa civilisation est toute spéciale, «toute espagnole, non pas européenne, car l'Europe finit aux Pyrénées.» L'Espagnol est pour lui comme une espèce de cousin éloigné, inculte et primitif. Il va abhorrer la corrida: «c'est le grand spectacle du lieu, mais vraiment il faut être né Espagnol pour trouver le moindre plaisir à une série de scènes aussi cruelles et aussi dégoûtantes» et après avoir longuement dépeint les différentes phases de la corrida sur un ton moqueur il conclut:

[...] lorsqu'on a vu éventrer un cheval, chacun trouve le spectacle magnifique, un homme mis hors de combat est le sublime du genre [...] tout ce spectacle est cruel, ignoble, hideux. On y voit des taureaux étiques presque incapables de se bouger, des chevaux aux yeux bandés recevant des coups qui leur entrouvrent le corps; partout le tableau de la souffrance et des flots de sang et une vile populace qui rit de cela. Que dis-je une vile populace ! il n'y a que des comtes et des dames et des *alcaldes* et même le gouverneur ! (DE SAUSSURE 1993: 96)

Toutes ses sympathies vont au taureau et ces Espagnols qui applaudissent au sang répandu du taureau ou des chevaux ont tous des têtes de galériens, bien que dans le fond ce soient des gens banals, sans aucun sentiment, «ils ne réfléchissent jamais, tout est passion en eux. Leur ramage l'exprime parfaitement, l'espagnol est plein d'expressions triviales. On a dit non sans raison que la langue française et la langue espagnole sont sœurs, elles sont latines, mais la première a été élevée à la ville et la seconde à la campagne.» (DE SAUSSURE 1993: 97) Et pour marquer qu'il a déjà assez utilisé d'encre pour décrire un spectacle ignoble et pour exprimer son mépris des coutumes espagnoles, il écrit: «Je passe maintenant aux nègres; il n'y a qu'un pas à faire».

L'Espagne appartient réellement à l'Afrique et donc à une sorte de Barbarie. Aussi il n'y a rien d'étonnant à ce que l'Espagne ne soit pas capable de tirer des leçons de la perte de la Nouvelle Espagne et de son empire continental, qu'elle impose à Cuba un système colonial corrompu, inefficace, archaïque et vexatoire pour les Créoles. Ceux-ci détestent les Espagnols qui viennent seulement pour s'enrichir. Malgré tous leurs cris les Créoles font de bonnes affaires, et c'est pour cela que rien ne bouge. Les Yankees ne sont cependant pas populaires, et de Saussure se fait l'écho des rumeurs d'intervention d'une flotte américaine d'invasion, qui s'approche de Cuba.



La mention des appétits expansionnistes des Nord-Américains est l'occasion de dire ce qu'il pense de ce pays et des Américains. «Cuba est bien plus belle, plus pittoresque, plus digne d'être vue espagnole qu'américaine.» Ceux qui en feraient la conquête ne feraient qu'empirer le sort des nègres, et l'on ne doit pas oublier que «l'Amérique est, sous une autre forme, le plus barbare de tous les peuples civilisés.»

Les descriptions des Cubains et des Cubaines qu'il esquisse sont écrites dans une prose pleine de fiel. Evidemment, dans les théâtres de Cuba et son opéra on ne peut voir que des caricatures de représentations avec des acteurs détestables, que les spectateurs applaudissent à tout rompre. Mais ces spectateurs sont aussi laids que leurs représentations, «les Havanais sont affreux», et si leurs compagnes sont «charmantes», il ne faut rien exagérer, elles sont grasses, et notre Suisse préfère les systèmes adipeux, et ont toutes plus ou moins une figure de vampire, mais ce vampirisme «lui plaît» et il ajoute deux vers cités de mémoire qui nous en disent long sur sa considération du charme des Havanaises:

*Il n'est pas de serpent ou de monstre odieux
qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.*

Mais c'est un charme vu de loin, parce que quand il est invité à une fête, ce ne sont que déceptions: «Je fis la connaissance de plusieurs dames fort belles, mais presque toutes fort bêtes, sans instruction et sans conversation. Les Américaines et les Anglaises sont exceptées, il est bien entendu.» (DE SAUSSURE 1993: 107)

Les Havanais sont pleins de défauts, il se propose même de leur apprendre à fumer le havane. Ils ne savent pas non plus diriger leurs chevaux, bien qu'ils aient des chevaux magnifiques. Il retire des impressions contrastées de sa visite des fabriques, tantôt il voit des nègres esclaves heureux, tantôt il s'émeut à la vue d'une fabrique à moitié ruinée où 400 esclaves enchaînés peinent sous le fouet. Là il n'y a plus de chants, seulement un travail lent et machinal et le noir n'est plus qu'une bête que l'on fait travailler jusqu'à la mort. Sa réflexion s'oriente alors vers les contremaîtres blancs: comment peuvent-ils résister à l'exercice quotidien de la violence, à la haine accumulée par des esclaves qui ne travaillent plus que sous le fouet ? Il avoue aussi ne pas comprendre comment le propriétaire, un homme qui peut-être lui ressemble là-bas en Europe, peut vivre sans penser à comment s'alimenter sa fortune. Il a une petite pensée émue pour ces pauvres esclaves qui ne pourront jamais améliorer leur vie, et qui n'ont plus qu'à attendre la mort¹¹. Mais le voyageur n'appartient pas au camp abolitionniste, ceux-ci sont nombreux à Cuba et parcourent l'île, dit-il, mais ils ne disent que des stupidités. Certes lui aussi dans l'idéal affirme qu'il voudrait bien voir cesser l'esclavage. Mais est-ce bien raisonnable de ruiner un propriétaire pour mettre au paradis cette mauvaise race des nègres. Et finalement, si ce pays va si mal, c'est peut-être moins dû à l'esclavage qu'au pouvoir des Espagnols, qui sous des dehors brillants ou de matamores, cachent un esprit nul, «c'est un peuple de cannibales sans honte et sans pudeur» (DE SAUSSURE 1993: 120).

Et finalement, malgré sa prévention contre les Nord-Américains, il pense que ce pays aux mains de ces flibustiers ferait un saut de deux siècles.

Conclusion

On peut s'étonner de cette impossibilité de penser «le Nègre» en dehors d'une simple force de travail qu'une main ferme doit sans cesse remettre à l'ouvrage, mais il est évident que notre voyageur n'en pense pas moins des «travailleurs» quels qu'ils soient. Le préjugé que le populaire n'est pas doté d'une raison identique à la leur est une caractéristique de toutes les oligarchies occidentales du XVIII^e et du XIX^e siècle (ROZAT et al. 1980). Ces élites conçoivent encore le monde sur le mode hiérarchique, eux sont évidemment au sommet et de cette position élevée ils «décrivent» le reste du monde. Notre voyageur n'échappe pas à cette tendance à reconstruire le monde, et à travers ses lettres on voit comment il se regarde dans le monde, se trouve beau, intelligent, cultivé, parfait en somme, et de cette position de principe il ordonne le monde. Au plus bas de l'échelle humaine il place évidemment les noirs, puis les indiens, puis les métis et les Mexicains, et tous ceux qu'on a parfois appelés les *colored People*, mais les peuples européens ne sont pas non plus épargnés par sa plume: on a vu ce qu'il pensait des Espagnols; le seul peuple qui est décrit sous un jour favorable, ce sont finalement les Français, parce que ceux-ci sont très nombreux au Mexique et l'ont en général très bien traité, comme s'il était lui-même un authentique citoyen français, écrira-t-il; ce qui n'empêche que le sommet de la pyramide soit occupé bien évidemment par les Suisses. Il est attendrissant de voir comment, ému, il note et communique à ses correspondants tous les détails les plus ténus d'une présence suisse aux Antilles ou au Mexique: ce peut être un vieux morceau de journal, une gravure de Lausanne sur les murs d'un restaurant, un cuisinier cousin d'un conseiller ou un compatriote horloger genevois.

Et aux moments de cafard quand il avoue que s'il a fait l'effort de traverser l'Atlantique il devra boire le calice jusqu'à la lie, c'est à la Suisse qu'il pense, il réclame désespérément du courrier, qu'on lui parle des discours de Théodore au grand conseil, et même des truites qu'ils ont mangées. Et que sa tante, à qui il confie ses déceptions, ne croie pas que la nourriture exotique est attirante; certes les fruits des Antilles font rêver, ananas, bananes, noix de cocos, etc., mais tout compte fait ils ne valent pas les fruits suisses.

¹¹ «En somme j'ai rapporté de ma visite aux sucreries une triste impression. Je n'aime pas ces immenses cours brûlées par le soleil, ces coups de fouet qui retentissent jusque dans les entrailles d'un Européen: ces chiens chasse-nègre qui rodent d'un air sornouise dans tous les bâtiments et ce travail silencieux de l'esclave.» (DE SAUSSURE 1993: 117)



Et ceux qui vantent les beautés des tropiques, des mers et des îles antillaises sont des gens qui n'ont connu que les plaines insipides de Paris ou de Londres. Quand on a vu la Suisse on a tout vu ¹².

¹² «Quand j'abordais dans ces infâmes parages des Antilles, je trouvais tous les fruits délicieux. Le pays en fournit une variété incroyable, mais le premier enthousiasme passé on trouve tout bien inférieur à nos fruits d'Europe. Quand on a vu la Suisse on a tout vu; il ne faut pas chercher ailleurs les biens d'aucun genre. Les bananes sont des espèces de concombres qui croissent sous les palmiers. Cuites mal mûres, ce sont de mauvaises pommes de terre, mûres on les mange crues, et elles ont un goût de pommade. La patate est une mauvaise pomme de terre, l'igname ne vaut rien, pas plus que le cédrat et 5 ou 6 fruits du genre de l'orange, qui feraient mieux de ne pas exister. L'ananas forme une honorable exception qui confirme la règle. J'en mange un tous les jours sans compter 4 ou 5 oranges. Sans ces fruits l'homme ne pourrait pas vivre aux Antilles.» (DE SAUSSURE 1993: 88)

Bibliographie

O'GORMAN Edmundo

1977 *La invención de América: investigación acerca de la estructura histórica del Nuevo Mundo y del sentido de su devenir.*- México: Fondo de cultura económica.- 193 p. (Tierra Firme)
[2a ed.]

ROZAT DUPEYRON Guy

1993 *Indios imaginarios e indios reales en los relatos de la conquista de México.*- México: Ed. Tava.- 193 p.

1995 *América imperio del demonio: cuentos y recuentos.*- México, D.F.: Universidad Iberoamericana, Departamento de Historia.- 189 p.

ROZAT DUPEYRON Guy et Roger BARTRA

1980 «Racisme et capitalisme», in: *Sociological theories: race and colonialism*, pp. 287-304.- Paris: Unesco.- 499 p.

DE SAUSSURE Henri

1993 *Voyage aux Antilles et au Mexique, 1854-1856.*- Genève: Olizane.- 513 p.
[présenté par Louis de Roguin et Claude Weber]

Resumen

Henri de Saussure, representante de una ilustre familia de científicos suizos, viaja a México entre 1854 y 1856. Este trabajo se interesa menos en la amplia recolección de especímenes de todo tipo que realiza, que en la manera de cómo vive día tras día su aventura, revelando sus prejuicios de clase y de occidental frente al mundo latinoamericano de las Antillas o de México, que recorre a toda velocidad tras las huellas del barón de Humboldt.

Abstract

Henri de Saussure, member of one of the most prestigious Swiss scientific families, traveled to Mexico between 1854 and 1856. This paper is less interested in the collection of all specimens he collected and rather focuses on the way he lived his adventure day to day. This description reveals his prejudices as a member of a higher social class and as an occidental toward the Latin-American world of the West Indies or Mexico which he rushed through tracing back Humboldt's steps.

